

Souvenir amical, H. Clerc

**Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux
et des Universités du Midi**

QUATRIÈME SÉRIE

Commune aux Universités d'Aix, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

XXXI^e ANNÉE

pas de Revue

**REVUE
DES
ÉTUDES ANCIENNES**

Paraissant tous les trois mois

TOME XI

N^o 1

Janvier-Mars 1909.

M. CLERC
I. Inscriptions des environs d'Aix.
II. Notes de voyage.

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 15, COURS DE L'INTENDANCE

Grenoble : A. GRATIER & C^{ie}, 33, GRANDE-RUE

Lyon : HENRI GEORG, 36-42, PASSAGE DE L'HÔTEL-DIEU

Marseille : PAUL RUAT, 54, RUE PARADIS | **Montpellier :** C. COULET, 5, GRAND'RUE

Toulouse : ÉDOUARD PRIVAT, 14, RUE DES ARTS

Lausanne : F. ROUGE & C^{ie}, 4, RUE HALDIMAND

Rome : LOESCHER & C^{ie} (BRETSCHNEIDER & REGENBERG), 307, CORSO UMBERTO I

Paris :

ALBERT FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF

Bibliothèque Maison de l'Orient



140431

REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

Tome XI, 1909, N° 1.

SOMMAIRE

H. Lechat, <i>La Frise du Trésor des Cnidiens à Delphes : Notes sur la Gigantomachie</i>	1
Seymour de Ricci, <i>L'ANONYMUS ARGENTINENSIS</i>	30

ANTIQUITÉS NATIONALES

<i>Questions hannibaliques : X. Droit vers le mont Genève (T. Montanari)</i>	33
C. Jullian, <i>Notes gallo-romaines : MLI. L'âge de Vercingétorix</i>	47
M. Clerc, <i>Inscriptions des environs d'Aix</i>	49
M. Clerc, <i>Notes de Voyage</i>	53
C. Jullian, <i>Chronique gallo-romaine</i>	69

BIBLIOGRAPHIE

R. C. KUKULA, *Alkmans Parthenion*, Leipzig, 1907 (A. Cuny), p. 78. — G. DAI-MEYDA, *Euripide: les Bacchantes*, Paris, Hachette, 1908 (P. Masqueray), p. 80. — M. CROISSET, *Méandre: l'Arbitrage*, Paris, Leroux, 1908 (O. Navarre), p. 82. — M. EGGER, *Histoire de la Littérature grecque*, Paris, Delaplane, 1908 (G. Radet), p. 83. — PH. MARTINON, *Sophocle; Electre; Euripide: les deux Iphigénies, Médée*, Paris, Fontemoing, 1908 (P. Waltz), p. 84. — E. POTTIER, *Le Problème de l'Art dorien*, Paris, Leroux, 1908 (G. Radet), p. 85. — A. VEZIN, *Eumenes von Kardia*, Münster i. W., Aschendorff, 1907 (G. Radet), p. 86. — *Mélanges Ferdinand de Saussure*, Paris, Champion, 1908 (A. Cuny), p. 87. — *Commentationes Aenipontanae*: II. R. LACKNER, *Ephemeris Dietyis-Septimii*; III. A. PFEIFER, *Artikel bei Thucydides und Herodot*, Innsbruck, Wagner, 1908 (A. Cuny), p. 90. — *Mélanges Louis Havet*, Paris, Hachette, 1909 (A. Cuny), p. 91. — A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, t. III et IV, Paris, Leroux, 1906 et 1907 (G. Radet), p. 93. — W. H. ALEXANDER, *Suetonius*, Berkeley, 1908 (P. Waltz), p. 96. — Th. A. ABEL, *Der Senat unter Augustus*, Paderborn, Schöningh, 1907 (G. Glotz), p. 97. — B. W. HENDERSON, *Civil War a. d. 69-70*, Londres, Macmillan, 1908 (G. Glotz), p. 97. — G. SEURE, *Nicopolis ad Istrum*, Angers, Burdin, 1908 (G. Radet), p. 98.

Deuxième Congrès international d'archéologie	98
Publications nouvelles adressées à la Revue	99

GRAVURES

Carte de la région du Rhône inférieur, à l'époque d'Hannibal, p. 44. — Plaque de terre cuite du Musée d'Aix avec inscription (magique?), p. 51. — Le mont Saint-Jacques, à Cavaillon, p. 54. — La colonnade de Riez, p. 59. — L'oppidum des Pennes, p. 63.

PLANCHES

I-VI. Frise du Trésor des Cnidiens à Delphes: Gigantomachie (détails).

DIRECTION ET RÉDACTION :

ANTIQUITÉ CLASSIQUE
M. Georges RADET
9 bis, rue de Cheverus,
BORDEAUX

ANTIQUITÉS NATIONALES
M. Camille JULLIAN
30, rue du Luxembourg
PARIS (VI^e)

INSCRIPTIONS DES ENVIRONS D'AIX

Je dois à l'obligeance de M. J. de Duranti la Calade la connaissance des deux inscriptions suivantes.

La première se trouve encastrée dans un bastidon en ruines dit Barle, sur la route d'Éguilles, à droite, un peu avant d'arriver à la colline de Piéredon (marquée sur la carte de l'état-major par *les Cyprès*), où se voient les restes d'un oppidum fort intéressant.

La pierre, intacte à gauche et en bas, est cassée en haut et à droite.

IV O
ATVS-FRAII
PIISSIMO

Ju[li]o
[Serv]atus fra[tri]
piissimo

La seconde a été trouvée dans la propriété de M. M. d'Hautuille, le château de Saint-Hippolyte, près de Venelles, où elle est conservée.

Cippe en pierre, hauteur 31 centimètres, largeur 18 centimètres; bordé en haut d'une moulure; un trou d'encastrement montre qu'il portait une statuette, l'image du génie en question.

GENI
VSRES
TITV
TVSFE
LICITER

Geni
us res
titu
tus fe
liciter

J'imagine que la statuette avait été détruite par accident, et que c'est pour la remplacer que les habitants de l'endroit avaient élevé le nouvel autel avec cette dédicace de bon augure. Quel était ce génie? On sait quelle extension les

Romains avaient donnée à ce terme. L'Empire, les villes, les corporations, les individus, tout avait son génie. Il est probable qu'en l'espèce il s'agit du génie local, *Genius loci*, qui veillait au salut de la villa gallo-romaine à laquelle a sans doute succédé le château moderne de Saint-Hippolyte. Les propriétaires de ce château ont trouvé et conservent soigneusement quelques autres objets antiques, notamment deux belles meules de basalte poli, deux conduites d'eau en plomb, un fer de lance. Dans la bergerie se voit un fragment de mur romain en petit appareil très soigné.

Pour mémoire, dans la propriété dite *Jas de Bouffan*, à environ 1 kilomètre et demi d'Aix, sur la route d'Istres, chez M. Granel, une inscription encastrée dans le mur extérieur de la maison. Les maçons l'ont repiquée, de sorte qu'elle est devenue absolument illisible; on voit toutefois que c'est une inscription funéraire, ne contenant que des noms propres.

	M	[Dis] M(anibus)
LCR	CI MEN	L(ucii) Cr...
	IV CARVS	Ju[lius] Carus
	OI

Au musée d'Aix, dans le fonds formé par la collection d'Aubergue, figure l'énigmatique inscription suivante. La provenance exacte n'en est malheureusement pas indiquée; mais il est infiniment probable qu'elle provient, comme presque tous les objets de cette collection, de la région Rognes-La Roque-d'Anthéron¹.

C'est une plaque de terre cuite, brisée de tous les côtés, et, dans l'état actuel, longue de 16 centimètres et large de 8 centimètres.

Je n'essaierai pas de déchiffrer cette énigme, ni d'en déterminer la nature. Faut-il y voir une tablette d'écolier, une table

1. C'est de cette région, du Grand-Saint-Paul, dans la commune de Rognes, que vient la statue publiée dans le *Recueil* de M. Espérandieu, sous le n° 98, et qu'il avait cru pouvoir attribuer à la ville d'Aix. Du même endroit vient la tuile avec inscription, *CIL.*, XII, 5678^b.

de jeu, *tabella lusoria*, une tablette orphique ou une tablette



magique? J'inclinerais pour cette dernière hypothèse, mais ce n'est guère qu'une impression¹.

J'imagine que l'inscription, si tant est que ce soit une

1. Sauf erreur, ce serait le premier document de ce genre gravé sur terre cuite.

inscription, je veux dire qu'elle forme des mots suivis, doit être lue dans le sens où je l'ai placée : je le conclus du caractère qui paraît le plus net, le *delta* grec qui figure, notamment, à la seconde ligne, en partant du haut, à gauche.

Voici, à titre tout à fait hypothétique, les quelques signes que je crois déchiffrer.

L'inscription comporte cinq colonnes verticales et sept horizontales, formant 34 cases intactes; je désignerai les verticales par des chiffres romains, les horizontales par des chiffres arabes, en allant de gauche à droite.

δ II, 1; II, 4

ε III, 5

θ III, 3

ο II, 1; IV, 4

σ lunaire IV, 3

τ IV, 3

υ I, 4; IV, 4

σ υ υ (?) IV-V, 3

feuille de lierre II, 2; V, 5

Ce seraient donc des lettres grecques, sauf toutefois les deux caractères de VII, 5 : IV. D'autre part, la feuille de lierre indiquerait une époque assez basse.

En fait de monuments analogues, je me bornerai à citer ceux que je connais par des fac-similés, car ici c'est surtout la forme des caractères qui importe. Aussi les documents publiés dans l'ouvrage justement classique de M. Audollent m'ont-ils été de peu de secours, étant simplement transcrits.

En dehors de la Gaule, je ne vois guère que l'inscription gravée sur un rocher, près de Bragançe, en Portugal, qui offre quelque analogie d'apparence avec celle du musée d'Aix¹. Mais il y en a beaucoup plus entre celle-ci et les inscriptions de La Roque-d'Anthéron², de Carpentras³, et surtout d'Eygüères⁴. Dans cette dernière, comme l'a montré C. Jullian, ce sont les caractères grecs qui paraissent dominer. De même, je crois, jusqu'à nouvel ordre, que l'inscription du Musée d'Aix est en lettres grecques, et même en langue grecque.

M. CLERC.

1. *Ephemeris epigraphica*, IX, p. 104, n° 278.

2. *Revue épigraphique*, V, p. 7; cf. aussi la tablette de Reims, *Bull. des antiquaires de France*, 1907, p. 216.

3. *Revue des Études anciennes*, 1906, p. 137.

4. *Ibid.*, p. 48.

NOTES DE VOYAGE

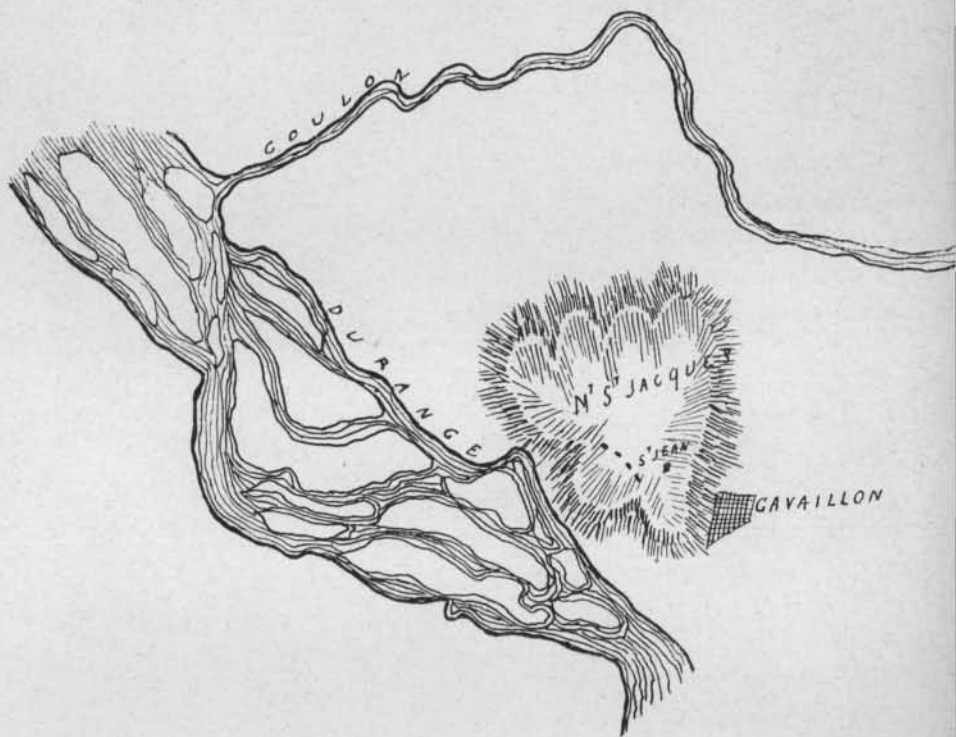
Cavaillon. — Je ne sache pas que l'on ait jamais songé à explorer, au point de vue archéologique, la colline appelée un peu pompeusement mont Saint-Jacques, qui se dresse à pic sur la ville même, à l'ouest. C'est là pourtant, à n'en pas douter, qu'a été l'établissement pré-romain de Cavaillon.

Cette colline, qui ne s'élève guère, je crois, qu'à une soixantaine de mètres au-dessus de la ville (la carte d'état-major n'en donne point la cote), est très escarpée de tous les côtés, et surgit brusquement de la plaine, absolument isolée. Elle forme à peu près un triangle allongeant vers le sud son angle le plus aigu. En bas, au sud-ouest, coule la Durance, dont un coude vient même l'effleurer. Du plateau qui la termine, la vue s'étend sur un immense horizon, embrassant toute la riche vallée de la Durance jusqu'au Ventoux et au Luberon, à la Montagnette et aux Alpilles.

Ce plateau est fort vaste : il ne mesure guère moins d'un kilomètre dans sa plus grande largeur, du sud-ouest au nord-est. Et de tous les côtés il se relie à la plaine par des pentes fort raides, à peu près inaccessibles. On y monte, aujourd'hui, de la ville même, par un chemin qui s'ouvre en haut des allées du Clos, derrière l'arc de triomphe.

Ce vaste plateau est loin d'être désert. Outre une chapelle, dédiée à saint Jean, il renferme plusieurs bastides, et une bonne partie en est mise en culture. Mais toute une autre est demeurée inculte, notamment celle qui forme, au sud-ouest, un mamelon s'abaissant sur la Durance, un peu plus à l'ouest que la chapelle de saint Jean. Or, c'est là précisément que l'on peut recueillir, en grand nombre, des tessons de poterie antique très significatifs. Ces tessons se trouvent déjà, en petite quantité, à l'endroit où le chemin débouche sur le plateau; ils deviennent beaucoup plus nombreux dans la partie inculte que j'ai indiquée, où on les trouve un peu

partout, sous le thym et la bruyère ; enfin, en certains endroits, la bêche les a rejetés sur la lisière de quelque coin de terre défriché ou de quelque sentier. En revanche, ils deviennent de plus en plus rares à mesure que l'on se dirige vers le nord, et ne tardent pas à faire complètement défaut. Autrement



dit, c'est un assez petit espace de ce vaste plateau qui paraît avoir été occupé anciennement. Et cet espace est parfaitement délimité : il est, en effet, séparé des mamelons qui l'avoisinent par de profonds ravins, et la partie par laquelle il se relie à la surface du plateau est assez étroite et facile à barrer par un mur d'enceinte. C'est là une disposition que j'ai constatée bien des fois dans les oppida de la région d'Aix et de la région de Marseille.

Ainsi délimité, cet oppidum regarde le sud-ouest et la Durance ; la ville moderne, au contraire, tourne le dos à la

rivière, que la colline lui masque absolument. Ici comme partout, les Romains ont remplacé le plateau par la plaine, et ont forcé les indigènes à en faire autant. C'est ce que montrent les tessons de poterie, qui conduisent aux mêmes conclusions que ceux d'Entremont ou du Baou-Roux, par exemple.

Ces tessons se répartissent en trois catégories. Ce sont d'abord des poteries indigènes faites à la main, à pâte épaisse, mal épurée et mal cuite; les seuls ornements que j'y aie trouvés consistent en rayures parallèles, tracées par l'ébauchoir. C'est ensuite (un seul fragment) une poterie faite au tour, d'une pâte homogène et bien cuite, pâte comme savonneuse au toucher, et remplie de très petits grains de mica. J'ai trouvé à Marseille plusieurs fragments identiques, et M. Rouzard vient d'en trouver à Montlaurès. L'origine exotique n'en est guère douteuse, et c'est aux fabriques ioniennes d'Asie Mineure qu'il faut, semble-t-il, la rattacher. Viennent enfin trois tessons plus facilement identifiables, à savoir des fragments de coupes à couverture noire, dont l'une, vu l'épaisseur de la pâte et la qualité médiocre de la couverture, doit provenir de la Campanie, et dater des derniers temps de cette fabrication, et dont les deux autres, au contraire, paraissent bien être de fabrication attique, du v^e ou iv^e siècle. Enfin, pas un seul fragment ne relève de la période romaine : la poterie *samienn*e ou d'*Arezzo*, ou *sigillée*, comme on voudra l'appeler, manque absolument, de même qu'elle manque aussi à Entremont et au Baou-Roux.

Pour la poterie grecque, jusqu'à nouvel ordre, Cavaillon et, d'après un renseignement oral de M. E. Duprat, un oppidum situé entre Sorgues et Entraigues, le Mourre de Sève, sont les points les plus septentrionaux où j'aie pu en constater la présence en Provence. Elle s'explique d'elle-même à Cavaillon « *ville de Marseille* » comme l'appelle Artémidore¹, ce qui ne veut peut-être pas dire que Cavaillon ait jamais été dans la dépendance politique de Marseille, mais, à coup sûr, qu'elle était sur une des grandes lignes du trafic marseillais.

1. Ap. Étienne de Byzance, s. v.

Le style des rinceaux qui décorent les pilastres de l'arc de triomphe est décidément excellent. Espérandieu¹ a raison de s'élever contre l'opinion des anciens érudits locaux, Ménard et Courtet, qui attribuent le monument au temps de Constantin, et de le revendiquer pour « une époque beaucoup plus ancienne, sans aller toutefois jusqu'à l'attribuer au temps d'Auguste ». Je serais très tenté, pour ma part, d'aller jusque-là.

Moustiers-Sainte-Marie. — J'ai vu, en passant, le fragment de sarcophage chrétien qui se trouve actuellement contre le mur de l'église². Il est à craindre qu'on ne l'y voie plus bien longtemps : les voisins l'utilisent, sans façon, de toutes les manières, les gamins aussi. Ne serait-il pas mieux placé dans l'église même ?

Je profite de l'occasion pour publier une inscription provenant de Moustiers (campagne dite Marzols), et donnée au Musée Borély, il y a déjà plusieurs années, par M. Julien Fraissinet. On ne connaît jusqu'à présent qu'une seule inscription trouvée à Moustiers, et encore la pierre est-elle perdue³.

L'inscription, en caractères grossiers, est très fruste; la pierre, un cippe funéraire, est brisée en bas, intacte en haut (où elle porte une moulure) ainsi qu'à droite; à gauche, le début des deux premières lignes manque. Dimensions : hauteur, 39 centimètres; largeur, 37 centimètres; épaisseur, 26 centimètres; inventaire manuscrit, n° 432.

D M
ORTVNATO
ERINAET
DEVTERPO
SVERVNTIII
ITODVLCISSI
/IXITAN

D(is) M(anibus)
[F]ortunato
[Sev]erina et
Deuter po
suerunt [lib
? er]to dulcissi
[mo]vixit an[nos...]

Sur le côté droit, niveau avec fil à plomb.

1. *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, p. 174.

2. Espérandieu, *Recueil général*, n° 39.

3. CIL., XII, 378.

Une des curiosités de Moustiers est la chaîne de l'Étoile, chaîne de fer longue de plus de 220 mètres, qui relie, à environ 150 mètres de hauteur, les deux pointes des rochers entre lesquels s'ouvre la gorge où se blottit la ville. J'ai été très frappé de constater que personne, à Moustiers même, ne sait rien de l'origine ni de la signification de ce curieux monument. On parle vaguement d'un vœu fait par un chevalier, au temps des croisades. Voilà donc un monument local, d'une date à coup sûr relativement récente, et frappant par sa singularité, quo des générations successives ont eu constamment sous les yeux, et sur lequel l'histoire ne sait absolument rien. Et la tradition, la fameuse tradition orale, chère partout aux érudits locaux, n'en sait pas davantage! Qu'on aille, après cela, nous parler des traditions relatives au passage des Teutons en Provence, à Sainte-Victoire, à Marius et à son arc de triomphe, que personne n'a jamais vu!

Riez. — Dans une lettre adressée, il y a quelques années¹, à la *Revue historique de Provence*, Camille Jullian se plaignait que la science ne s'occupât pas assez de Riez. Il y a à cela, entre autres raisons, une raison toute matérielle : la difficulté des communications. Toute la région comprise entre la vallée du Verdon et celle de l'Asse est encore dépourvue de voies ferrées, et il est à craindre qu'elle le soit longtemps encore, vu la dépopulation sans cesse croissante de tous ces bourgs bas-alpins, de Vinon à Castellane. C'est alors, pour les archéologues qui n'ont pas le bonheur de posséder une automobile, de coûteux déplacements en voiture, ou d'interminables trajets en diligences (et quelles!), partant aux heures les plus incommodes, et entraînant des frais de séjour relativement considérables.

Mais il est bien vrai que Riez et ses ruines sont un des problèmes les plus irritants de l'archéologie provençale. Qu'elle se soit primitivement appelée Alebece, c'est ce dont ne permet guère de douter le témoignage de Pline l'Ancien. Qu'il faille rattacher ce nom à celui de la peuplade des Albici ou

1. 1901, p. 647.

Albioeci, qui peut-être même étaient deux peuplades différentes, cela paraît encore certain. Et, enfin, il semble bien que le village d'Albiosc, situé à 14 kilomètres au sud-ouest de Riez, tire aussi de là son nom. Mais comment concilier l'épithète de « montagnards », que donnent régulièrement les auteurs anciens à ces Albici, avec la topographie réelle de tout ce pays? C'est dans les modestes altitudes de 500 à 550 mètres que se tiennent Valensole, Allemagne, Roumoules, Riez, etc. Les hauteurs qui longent le Colostre, entre l'Asse et le Verdon, ne sont que des collines, et toute cette région est en réalité un plateau peu élevé. Le bon Millin a déjà remarqué¹ que « ses habitans (de Riez) n'aiment point à être appelés montagnards; ils donnent ce nom à ceux de Moustiers, qui habitent un pays plus élevé que le leur; et ces derniers prétendent que ce nom ne convient qu'à ceux qui sont encore plus enfoncés dans la région montagneuse ». Et, en effet, ce ne sont vraiment, dans les Basses-Alpes, que les hautes vallées du Verdon et de l'Ubaye, les régions de Castellane et de Barcelonnette, qui méritent cette épithète.

D'autre part, cette ville de Riez, qui a conservé de si beaux débris de monuments antiques, a fourni bien peu d'inscriptions, et ces monuments eux-mêmes demeurent une énigme.

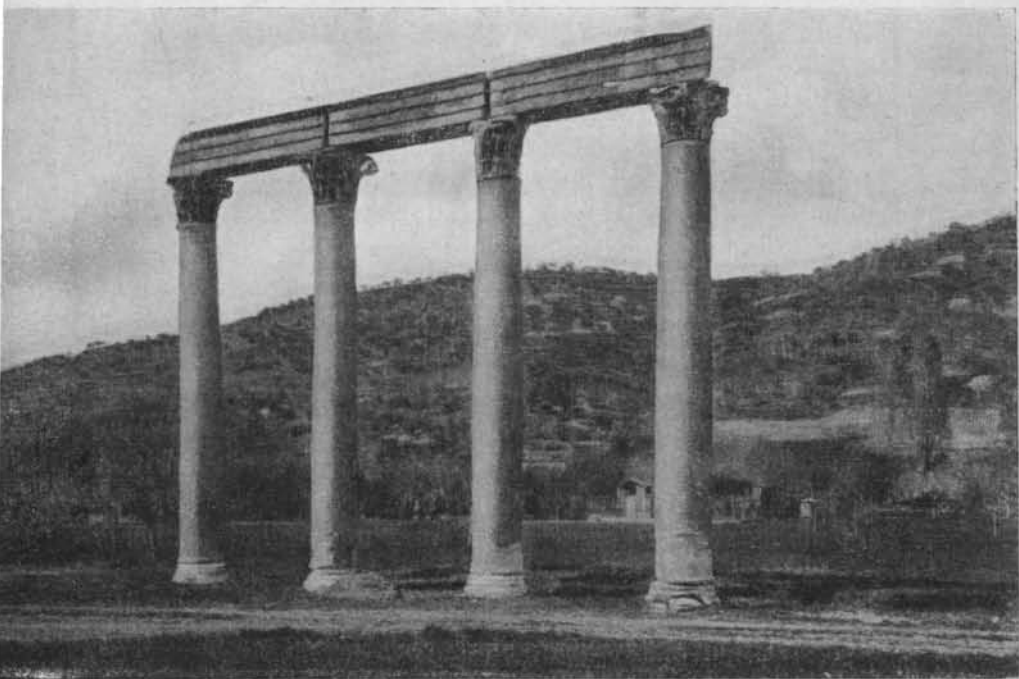
La ville actuelle est située immédiatement au bas d'une colline assez escarpée, et qui la domine d'environ 80 mètres, la colline Saint-Maxime. Cette colline se termine par un plateau fort uni et d'assez vastes dimensions, couronné de quelques pins et d'une chapelle moderne, au moins dans son état actuel. Je pensais que là devaient se trouver les vestiges de la ville pré-romaine. Il n'en est rien; du moins, je n'ai aperçu aucun fragment de poterie.

Quant à la ville romaine, il semble bien qu'elle fût plus loin de la colline que la ville actuelle, dans le quartier où la colonnade surgit maintenant isolée. Tout près de là est ce que l'on appelle le Champ de foire, vaste emplacement nu, qui peut bien avoir été le forum romain.

Au premier abord, rien ne paraît plus simple que de prati-

1. *Voyage dans les départements du midi de la France*, III, p. 559.

quer, sur ce terrain inoccupé, des fouilles, et de rechercher, tout d'abord, les fondations du monument aux colonnes. Comme l'a déjà remarqué Ch. Texier¹, l'angle de retour de l'architrave de ces colonnes, fort bien conservé, porte une moulure, preuve qu'il n'y avait que quatre colonnes ; autrement dit, nous avons



là une façade d'un monument prostyle-tétrastyle. Mais Texier s'est trompé en pensant que les fondations du monument devaient exister encore sous le sol. Malheureusement, ce sol (comme on peut le voir sur les cartes postales fort bonnes qui en ont été faites) a dû toujours rester à découvert, et les bases des colonnes ne paraissent pas avoir jamais été enfouies. Et tout le terrain, à droite et à gauche de l'étroit chemin qui longe ces colonnes, a été, et probablement de tout temps, livré à la culture.

C'est ce que j'avais jugé à première vue, et ce que m'a confirmé le propriétaire de la belle propriété voisine, M. Mau-

1. Texier et Pullan, *Architecture byzantine*, Londres, 1864.

rice Chaix, ancien magistrat, fort épris de son pays natal et de ses souvenirs. M. Chaix a fait, en effet, pratiquer des fouilles, et de la manière la plus intelligente, en coupant par une tranchée le monument dans toute sa largeur. La pioche n'a absolument rien rencontré : depuis des siècles, sans doute, les paysans ont soigneusement enlevé toutes les pierres qui, enfouies sous une très mince couche de terre, gênaient leur travail.

Mais il y a plus. Tout ce coin de la vallée du Colostre (qui coule à quelques pas de là) est abondamment irrigué. Dès que l'on creuse la terre, ne fût-ce qu'à quelques centimètres, l'eau suinte de toutes parts. Cela rendrait les recherches fort difficiles, si l'inanité n'en était démontrée par ailleurs.

On sait que, à trois ou quatre cents mètres de la colonnade, s'élève un monument, dit dans le pays Panthéon ou Rotonde, et qui, dans son état actuel, restauré, ou, pour mieux dire, refait complètement comme il l'a été, n'offre plus aucun intérêt en lui-même. On reconnaît pourtant sans peine, à l'intérieur, la destination primitive de ce petit bâtiment, qui n'a jamais pu être, comme l'a montré Texier, qu'un baptistère des premiers temps chrétiens, analogue à ceux d'Aix et de Fréjus, pour ne citer que ceux-là.

Les anciens historiens locaux, entre autres l'excellent Simon Bartel, homme à imagination vive, qui, notamment, a attribué, sans y entendre malice, à sa ville natale certains épisodes célèbres de l'histoire de Reggio, ces historiens, dis-je, ont vu là un merveilleux monument, avec double colonnade de marbre (toutes les colonnes antiques à Riez sont en granit de l'Estérel, les bases et les chapiteaux étant seuls en marbre), trois étages de corniches, un dôme, le tout couronné d'une tête d'Anubis! Qu'en réalité le monument n'ait pas été antique, c'est ce que suffit à démontrer l'inspection des huit colonnes, bien antiques, qui en décorent l'intérieur. Ces colonnes, en effet (Texier ne paraît pas l'avoir remarqué, mais J. de Laurière n'a pas manqué de les signaler¹), sont de dimensions inégales, et il a fallu, pour les égaliser, raccourcir

1. *Bulletin monumental*, 1879, p. 274.

ou rehausser les chapiteaux de quelques-unes. C'est dire qu'elles proviennent d'un ou de plusieurs monuments antiques, dépouillés au Moyen-Age.

Rien absolument ne nous renseigne sur le nom qu'il convient d'attribuer au monument dont il ne reste que les quatre colonnes debout. Il est infiniment probable pourtant que c'était un temple. On a prononcé successivement les noms d'Apollon, la colonie de Riez portant le surnom d'Apollinaris, et de Cybèle, à cause d'une inscription relative à cette déesse. J'y verrais plutôt, pour ma part, autre chose. Les temples en l'honneur des grandes divinités du panthéon gréco-romain paraissent avoir été bien rares en Gaule. Ne s'agirait-il pas plutôt d'un temple dédié à Rome et à Auguste? Nous savons en effet, par une inscription, que ce culte avait à Riez son prêtre officiel. C'est là une pure hypothèse, que rien, dans l'état actuel de nos connaissances, ne vient confirmer. Et peut-être faut-il attribuer à ce monument une signification plus particulière, plus locale. J'ai dit plus haut que tout ce terrain est abondamment arrosé, et que partout l'eau est à fleur de terre. Ne s'agirait-il pas d'un temple dédié au dieu ou à la déesse, ou aux déesses des sources qui donnaient au pays sa fertilité?

Que si l'on s'étonne de l'importance d'un pareil monument dédié à de simples divinités locales, je répondrai, d'abord, que ces divinités des rivières et des sources ont tenu dans la vie de nos ancêtres Gaulois (et sans doute aussi Ligures) une place que l'on ne saurait exagérer; et aussi que, sans parler du « Nymphée » de Nîmes, un autre temple, *de dimensions presque exactement les mêmes*, celui du Vernègues, ne peut vraiment guère avoir eu d'autre destination que celle-là; c'est ce qui résultera, je pense, d'une étude actuellement sous presse¹.

La question de date, comme pour presque tous les monuments provençaux, demeure encore obscure: sous Auguste, ou sous les Antonins, disent Texier et de Laurière. On ne peut certai-

1. Le temple romain du Vernègues (*Annales de la Faculté des Sciences de Marseille*, t. XVII, 1908, et tirage à part).

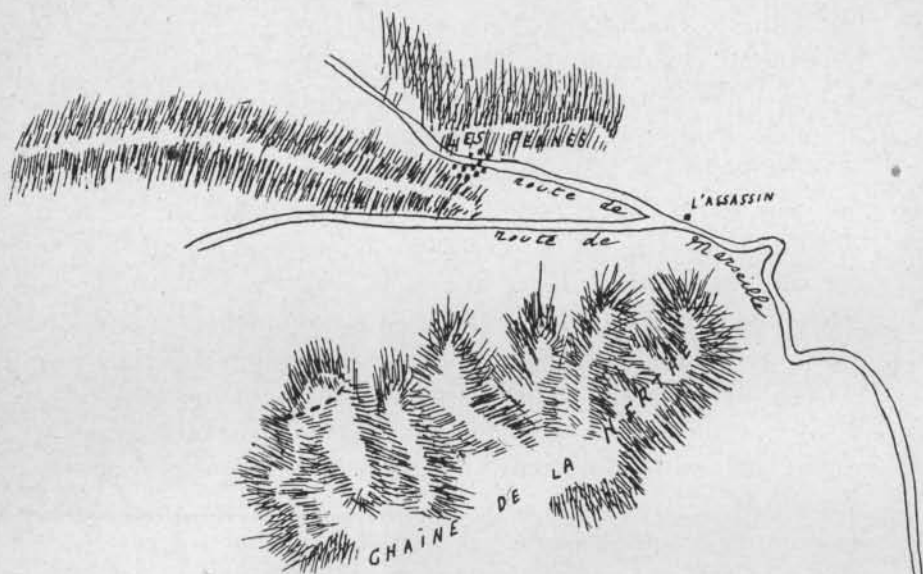
nement descendre plus bas que les Antonins. Le fort bon style de la décoration des chapiteaux et des soffites de la colonnade me ferait pencher en faveur de la première. Plus embarrassante est la question des colonnes de la Rotonde, avec leurs chapiteaux ornés de masques de dieux et de faunes. D'une façon générale, ces colonnes sont de moindre dimension que celles de la colonnade (5^m 076 au lieu de 6^m 782). Et que les quatre grandes colonnes ne fussent pas les seules de ce genre, c'est ce que montrent et la fontaine dite « de la Colonne », ornée d'une colonne identique, et les six autres qui se trouvent encore dans la chapelle de la colline Saint-Maxime. D'autre part, il serait surprenant qu'il y eût, dans cette ville de second ou troisième ordre, une telle profusion de monuments d'architecture. Je croirais donc volontiers que toutes les grandes colonnes viennent d'un seul temple, celui dont la façade se dresse encore presque intacte. Ç'aurait donc été un temple péristyle. Et peut-être même les petites colonnes proviennent-elles encore du même temple, qui, en ce cas, aurait comporté une colonnade intérieure. On regrette d'en être réduit à des suppositions, et invérifiables, quand il s'agit de monuments aussi importants pour notre histoire locale.

Les Pennes-Mirabeau. — Je dois à mon ami M. Joseph de Barbarin, avocat à Marseille, la connaissance d'une station pré-romaine, des plus intéressantes parmi toutes celles que je connais dans la région de Marseille et d'Aix.

Vérification faite, il s'agit sans nul doute d'un habitat qu'a décrit I. Gilles dans son livre sur *Le Pays d'Aix* (publié après sa mort), p. 94-95. Et, pour une fois, les renseignements de Gilles sont exacts et précis, et montrent qu'il avait vu personnellement les lieux dont il parle, ce qui est loin, avec lui, d'être toujours le cas.

Cet habitat, qui, d'après Gilles, porte les noms locaux de *Collet Redon* ou de *la Tête noire*, est situé sur un des sommets de la chaîne de la Nerthe, un peu à l'est de l'endroit où passe le tunnel du chemin de fer. Il regarde le nord-ouest, et se trouve presque en face du village des Pennes. Le mamelon

sur lequel il est perché est fort peu élevé, une soixantaine de mètres au dessus de la vallée, je pense ; mais l'accès n'en est pas moins des plus difficiles. Il n'y a, aujourd'hui, de sentier tracé d'aucun côté ; c'est par le sud, autrement dit par derrière, qu'on peut y arriver, en grim pant presque à pic.



Je connais peu d'oppida d'assiette aussi naturellement forte que celui-là : les abords en sont escarpés de tous les côtés, et s'il se relie, à l'est, à un autre mamelon du même genre, il en est séparé par une arête extrêmement étroite, donc très facile à barrer ou à défendre.

En revanche, il faut avouer qu'il offre de singuliers inconvénients. « On est surpris, » dit avec raison Gilles, « de voir une aussi grande quantité de poteries dans une station aussi exigüe, et l'on se demande comment on a pu faire pour hisser à pareille hauteur et par de tels escarpements des dolium de si forte dimension, comment vivait cette population obligée d'aller chercher dans la plaine de l'eau pour ses besoins, et comment concilier cette pauvreté de moyens physiques avec le nombre et la richesse des poteries ? » Et il

en conclut que ce n'était pas précisément un habitat, mais un lieu de culte.

Il n'en est rien, comme le prouvent certains détails des découvertes faites là récemment. Mais il n'en est pas moins surprenant, en effet, qu'une peuplade y ait vécu pendant des siècles. La situation est plus incommode encore que ne le dit Gilles. Tandis que tous les oppida que je connais, Entremont, Piéredon, les Mourgues, le Baou-Roux, Saint-Entrope, etc., se terminent par un plateau plus ou moins vaste, celui des Pennes est un simple sommet sans plateau, de sorte que les débris, et, nous allons le voir, les habitations s'échelonnent, et cela, sur la pente sud, la plus escarpée !

Quoi qu'en dise Gilles, il n'est pas douteux qu'il y ait eu là un véritable habitat : la preuve en est qu'il existe encore des restes de murs en pierres sèches, qui n'ont pas tous été démolis, comme il le croit, par les « chercheurs de la chèvre d'or ». Mais il n'est malheureusement que trop vrai que des fouilles clandestines, dont il a eu déjà connaissance (avant 1900), ont continué ou repris depuis deux ans, et ont dévasté sottement ce terrain. Il m'a été impossible de savoir pour le compte de qui s'opèrent ces fouilles, qui sont faites de temps à autre par trois ou quatre ouvriers, lesquels déclarent travailler pour un musée espagnol^(p). Ce qui est certain, c'est que ces fouilles ont été conduites en dépit du bon sens : on a creusé des trous au hasard, et sans doute ramassé purement et simplement ce qui se présentait. J'aurais tort d'ailleurs de trop m'en plaindre, car c'est grâce à l'impéritie et à l'ignorance des fouilleurs que j'ai dû de pouvoir recueillir de nombreux débris fort intéressants.

C'est M. de Barbarin, qui, habitant alors la campagne voisine dite la Gazane, et prévenu des fouilles que l'on faisait sur la colline, voulut bien me faire avertir et m'envoyer un premier stock d'objets que les fouilleurs avaient dédaigné. Je n'ai pu me rendre aussi tôt que je l'aurais voulu à son appel ; mais les observations très précises de M. de Barbarin m'ont permis de me rendre compte des détails que les fouilles avaient fait disparaître.

Comme je l'ai dit, il n'y a pas, à proprement parler, de plateau au sommet de la colline, et celle-ci forme comme une série d'étages superposés, du côté du nord. Tout cela est d'ailleurs, aujourd'hui, recouvert d'arbustes et d'épaisses broussailles. Les fouilles, qui paraissent avoir été faites tout à fait au hasard et sans plan arrêté, ont mis au jour, sur plusieurs points, des petits murs en pierre sèche, dessinant des enceintes rectangulaires de dimension médiocre. L'une surtout de ces constructions, encore visible, était en meilleur état que les autres, et l'on a cru y reconnaître un tombeau. Or, dans un des angles de cette pièce carrée, était, à sa place primitive, une jarre contenant encore une assez grande quantité de blé, noirci par la décomposition. Cela suffit pour faire reconnaître dans ses constructions, non des tombeaux, mais bien des habitations : c'est exactement ainsi que se présentent les maisons découvertes récemment à Montlaurès par MM. Pottier et Rouzaud.

Je n'ai pu, malheureusement, vérifier sur un autre point ce qu'avaient raconté les ouvriers à M. de Barbarin : à savoir que, à côté de cette construction carrée en était une autre *ronde* dans laquelle étaient des ossements. Ces ossements, selon eux, auraient été des ossements humains; toutefois ils ajoutaient que ces ossements étaient dispersés et ne formaient pas un tout complet, et que, notamment, il n'y avait pas de crâne.

Je me garderai bien d'être affirmatif, n'ayant pas vu les objets en question; le seul os que j'aie ramassé, non loin de là, était certainement un os d'animal. Et assurément, aux âges de la pierre, les morts et les vivants cohabitaient souvent; mais jamais nous n'avons pu constater ce fait dans les oppida provençaux, au point que nous en sommes à nous demander si ces populations brûlaient leurs morts, ou si elles les enterraient..., à moins encore qu'elles n'eussent recours à un autre procédé. Il n'y a ni tombes ni ossements humains dans les oppida, ni, jusqu'à présent, de cimetières situés hors des oppida. Il serait donc bien surprenant que l'oppidum des Pennes fit exception. La « construction ronde » peut avoir été, aussi bien que les carrées, une habitation, ou un magasin.

On voit par là à quel point il aurait été important de pouvoir contrôler les assertions des fouilleurs. Je demande à mon ami Pierre Paris, à son prochain voyage en Espagne, s'il aperçoit dans quelque musée quelque chose qui ressemble à ce que je vais décrire, de vouloir bien en prendre note et me prévenir; mais je crains fort que le musée espagnol ne soit qu'un mythe, et que les trouvailles des Pennes, tout en étant allées moins loin, ne soient à jamais perdues pour la science.

Il s'agit donc bien d'un véritable oppidum habité à l'état permanent, et habité, nous allons le voir, durant des siècles de suite.

La poterie y est en effet, comme l'a remarqué Gilles, d'une abondance extraordinaire, à n'en juger que par les fragments déterrés, puis laissés là par les fouilleurs¹.

Quelques fragments de vases d'une terre à peine cuite, ou plutôt enfumée et toute noirâtre, et dont quelques-uns indiquent une panse à col caliciforme, paraissent remonter à l'époque néolithique. Quelques galets, visiblement utilisés par l'homme (l'un est troué), se rapportent sans doute à la même période.

Puis viennent, en beaucoup plus grand nombre, des vases de fabrication indigène toujours, et toujours faits à la main, mais d'un faire plus habile et de dimensions plus considérables, et où enfin se manifeste un certain souci de la décoration. Cette décoration est d'ailleurs peu variée : elle consiste essentiellement en dents de loup, plus ou moins aiguës, plus ou moins serrées, et, parfois, transformées en une sorte d'ondulation continue. Sur les grands vases (certains fragments attestent des dimensions considérables), le col est ceint d'un cordon en relief, sur lequel l'ébauchoir a tracé des sillons imitant les tores d'une corde.

Sur un unique fragment, j'ai constaté la décoration originale dont le Baou-Roux a fourni deux spécimens plus considé-

1. Bien entendu, étant donné que les objets que je vais décrire ont été ramenés et laissés à la surface par des fouilles auxquelles je n'ai pas assisté, je ne ferai que les décrire en eux-mêmes, sans qu'il puisse être question des conditions dans lesquelles on les a trouvés; on ne peut donc établir de synchronismes entre eux.

rables : il s'agit de plats ou cuvettes dont le bord est revêtu d'un bourrelet de terre sur lequel les doigts du potier ont imprimé des sortes de festons en creux et relief¹.

Tout cela d'ailleurs se retrouve plus ou moins, avec des variantes, à Entremont, au Baou-Roux et ailleurs.

Ce qui fait la particularité de l'oppidum des Pennes, c'est la quantité considérable des tessons de vases grecs. Et surtout des vases d'époque ancienne, vases à couverte blanchâtre ou jaunâtre, sur laquelle se détachent des ornements, généralement des bandes circulaires, en noir ou en rouge. Nous n'avons pas recueilli, M. de Barbarin et moi, moins d'une soixantaine de ces tessons, dont quelques-uns d'assez grandes dimensions. J'ai eu l'occasion de dire ailleurs² que ces vases sont de fabrication ionienne, peut-être phocéenne, et paraissent remonter au VII^e siècle. A quelques chiffres près, la céramique à couverte noire attique des V^e et IV^e siècles a fourni la même quantité de tessons, la plupart fort petits, mais où l'on peut cependant reconnaître des fragments de coupes. Il est possible, d'ailleurs, qu'un certain nombre de ces tessons soient de fabrique campanienne et non attique ; c'est ce que sembleraient indiquer l'épaisseur de la terre et l'aspect terne de la couverte.

Là, d'ailleurs, s'arrête la série. Je n'ai pas aperçu le moindre fragment qui pût se rapporter à l'époque romaine. Une fois de plus, je fais la même constatation : les Romains ont fait dans la Ligurie transalpine ce qu'ils avaient fait dans la Ligurie cisalpine et en Espagne. Leur premier soin, après la victoire, a été de faire descendre les indigènes de leurs demeures fortifiées sur les plateaux et les collines, et de les établir dans la plaine, sous les yeux de leurs magistrats et de leurs colons. Il a pu arriver que tel de ces oppida, abandonné au II^e siècle avant notre ère, ait été habité de nouveau plus tard, au Moyen-Age par exemple ; mais je n'en connais pas où la civilisation de l'empire romain ait laissé des traces. Il reste maintenant à expliquer la richesse extraordinaire (relative bien

1. Vasseur, *Note préliminaire sur l'industrie ligure*, pl. XI, fig. 7-8.

2. *Découvertes archéologiques à Marseille*, p. 44.

entendu) de ce petit oppidum, qui a à peine 50 mètres de longueur sur une vingtaine de largeur, et qui a, de plus, toutes les incommodités que j'ai indiquées.

Un regard jeté sur la carte suffit pour faire comprendre l'importance de cette position.

Non seulement la dépression qui borde au nord la chaîne de l'Estaque, avec Laure, Gignac, les Pennes, est le débouché naturel et obligé de tout le sud et le sud-est de l'étang de Berre, dont l'importance économique a été très grande dans l'antiquité; mais c'est tout près des Pennes, au Pas-de-l'Assassin, que débouchent les deux grandes routes menant à Marseille, l'une d'Arles et du Rhône, l'autre de Cavaillon et de la Durance. Ce n'est qu'en creusant sous le massif de la Nerthe un tunnel de près de 5 kilomètres de longueur que le chemin de fer de Paris à Marseille a pu négliger le Pas-de-l'Assassin, et profiter de la trouée du Pas-des-Lanciers pour gagner quelques kilomètres. Mais les Pennes restent comme auparavant le point de jonction des routes venant de l'ouest et du nord. C'est ces routes qu'a suivies, dès le début, peut-être avant même la fondation de Marseille, le commerce hellénique; et c'est pourquoi le petit oppidum des Pennes est si riche en débris de poterie grecque. Je ne veux pas dire assurément qu'il ait été le seul dans cette région; je suis convaincu, au contraire, que des recherches faites avec zèle et méthode découvriraient, sur ces collines sauvages et d'un accès difficile malgré leur peu d'altitude, bien d'autres emplacements où ont vécu, du VII^e au II^e siècle avant notre ère, ces Ligures plus ou moins celtisés que les anciens appellent les Salyens.

M. CLERC.

PUBLICATIONS NOUVELLES

HISTOIRE DE L'ART

Depuis les premiers temps chrétiens jusqu'à nos jours.

Ouvrage publié sous la direction de **M. André MICHEL**

TOME I. Des débuts de l'Art chrétien à la fin de la période romane.

1 ^{re} partie	2 ^e partie
L'ART PRÉ-ROMAN	L'ART ROMAN
1 vol. in-8° grand Jésus, 450 pages, 207 gravures, 5 héliogravures hors texte, broché 15 francs.	1 vol. in-8° grand Jésus, 510 pages, 264 gravures, 7 héliogravures hors texte, broché 15 francs.
Relié demi-chagrin . 22 —	Relié demi-chagrin . 22 —

TOME II. Formation, Expansion, et Évolution de l'Art Gothique.

1 ^{re} partie	2 ^e partie
FORMATION ET EXPANSION DE L'ART GOTHIQUE	ÉVOLUTION DE L'ART GOTHIQUE
1 vol. in-8° grand Jésus, 528 pages, 333 gravures, 5 héliogravures hors texte, broché . 15 francs.	1 vol. in-8° grand Jésus, 490 pages, 252 gravures, 7 héliogravures hors texte, broché. 15 francs.
Relié demi-chagrin. 22 —	Relié demi-chagrin. 22 —

L'HISTOIRE DE L'ART FORMERA **huit tomes in-8° grand Jésus** divisés chacun en deux parties ou volumes. Chaque volume sera mis en vente séparément.

Librairie **ARMAND COLIN**, 5, rue de Mézières, PARIS.

Auguste COUAT

PENSÉES DE MARC-AURÈLE

Traduction nouvelle, éditée par **PAUL FOURNIER**

(V^e fascicule de la *Bibliothèque des Universités du Midi*.)

1 vol. in-8° de 278 pages. Prix : **10 francs.**

Bordeaux, **FERET ET FILS**, éditeurs, 15, cours de l'Intendance.

Camille JULLIAN

RECHERCHES SUR LA RELIGION GAULOISE

(VI^e fascicule de la *Bibliothèque des Universités du Midi*.)

1 vol. in-8° de 110 pages. Prix : **5 francs.**

Bordeaux, **FERET ET FILS**, éditeurs, 15, cours de l'Intendance.

Georges RADET

CYBÈBÉ

Étude sur les transformations plastiques d'un type divin.

(XIII^e fascicule de la *Bibliothèque des Universités du Midi*.)

1 vol. in-8° de 130 pages, 77 gravures et V planches. Prix : **10 francs.**

Bordeaux, **FERET ET FILS**, éditeurs, 15, cours de l'Intendance.

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux

FONDÉES EN 1879 PAR MM. LOUIS LIARD ET AUGUSTE COUAT

Directeur : M. Georges RADET

QUATRIÈME SÉRIE

PUBLIÉE PAR

Les Professeurs des Facultés des Lettres d'Aix-Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse

ET SUBVENTIONNÉE PAR

LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

LE CONSEIL MUNICIPAL DE BORDEAUX

LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

LE CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LE COLLÈGE DE FRANCE (FONDS PEYRAT, ANTIQUITÉS NATIONALES)

Prix de l'abonnement à chacune des trois sections du recueil :

I. REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES

France F. 10 » | Union postale F. 12 »

II. BULLETIN HISPANIQUE

France et Espagne . . F. 10 » | Union postale F. 12 »

III. BULLETIN ITALIEN

France et Italie . . . F. 10 » | Union postale F. 12 »

Les prix ci-dessus indiqués ne s'entendent que de l'année courante. Pour les années écoulées, le prix, suivant le plus ou moins de rareté du volume, varie entre 12 et 25 francs. Certaines années sont complètement épuisées.

Il n'est vendu de numéros isolés que dans la mesure des excédents. Quand un fascicule est demandé, non pour compléter une collection, mais pour se procurer un article, l'éditeur peut fournir un tirage à part.

Toute réclamation relative à une livraison non parvenue doit être faite au plus tard lors de la réception du fascicule suivant.

Le montant des abonnements, les demandes de numéros ou de tirages à part, les réclamations pour manques doivent être adressés à :

MM. FERET et FILS, éditeurs, 45, cours de l'Intendance, Bordeaux.